

Les comptes rendus suivants de certains postes diplomatiques de Daphne Park sont tirés de son interview de 1989 avec Caroline Alexander dans The New Yorker.

CONGO, 1959-61 :

En 1959, Daphné reçoit son troisième poste à l'étranger, en tant que consul britannique à Léopoldville.

"Les Belges avaient parlé de l'indépendance du Congo - ils savaient que c'était inévitable, mais ils n'étaient pas vraiment sûrs du moment où cela se produirait", se souvient-elle. "Ils parlaient de l'indépendance dans trente ans, puis dans cinq ans. La présence coloniale belge a été très peu éclairée. Les Belges qui enseignaient dans les régions reculées du pays, qui pouvaient parler une ou plusieurs des trente-sept langues tribales, s'entendaient généralement bien avec les Africains. À Léopoldville, c'était beaucoup moins attrayant. Les flamands étaient effrayés ; ils possédaient de grands Dobermans pinschers, mettaient des grenades sous leurs lits et avaient des lumières vives dans leurs jardins. Selon la loi, les serviteurs étaient renvoyés chez eux la nuit - de peur qu'ils ne coupent la gorge de leurs maîtres pendant leur sommeil, je suppose. Je ne voulais pas vivre dans le quartier européen. Je ne me voyais pas me faire des amis africains s'ils devaient passer devant tous les dobermans pour me rejoindre. On m'a trouvé une maison sur la route de l'aéroport, près de la Cité Africaine. Il faisait très chaud. Les maisons du quartier européen se trouvaient sur une petite colline, ce qui, au niveau de la mer, fait une grande différence.

"Il semblait que l'indépendance pourrait se produire dans un peu moins de trente ans. Notre consulat général a donc reçu pour instruction de faire connaissance avec les nouveaux partis africains et leurs dirigeants, s'ils pouvaient être identifiés, et de dire au ministère des affaires étrangères ce qu'ils représentaient.

Cela n'a pas été facile. Du point de vue belge, tout rassemblement de trois Africains ou plus représentait une menace, et les gens ne se montraient pas coopératifs. Il était difficile de rencontrer des Africains, car les Belges ne disposaient d'aucun mécanisme permettant aux Blancs de rencontrer les Noirs. Ils venaient cependant de commencer à nommer des maires africains pour les arrondissements dont Léopoldville était composé, et lorsque le gouverneur général voulait donner une fête à laquelle les Africains étaient invités, il faisait appel à eux. Les seuls autres Africains que l'on pouvait facilement rencontrer étaient les étudiants de l'université. Ce n'était pas un groupe très représentatif ; il y avait douze diplômés, je crois, en 1960. Mon intuition concernant ma maison s'est avérée exacte : comme elle était située entre le quartier africain et la ville, j'avais chaque jour de nombreux visiteurs africains. En conséquence, j'ai été rayée de la liste d'invitation du gouverneur général - ce qui ne m'a pas dérangé. J'avais quelques amis européens non belges, et je me suis liée d'amitié avec quelques jeunes universitaires américains, mais la plupart de mes amis étaient noirs. Le fait que j'ai été élevée en Afrique a dû m'aider. J'étais également intéressante pour de nombreux nationalistes africains, car je voyageais beaucoup le long de la côte - au Ghana, au Nigeria et en Afrique occidentale française. Quand je suis arrivée, j'allais chercher le courrier de l'ambassade à Accra. La plupart des gens aimaient le faire une ou deux fois, mais ensuite cela les ennuyait, alors que moi, ça ne me dérangeait pas. Il fallait traverser le fleuve jusqu'à Brazzaville, puis prendre l'avion jusqu'à Douala, en restant souvent bloquée au Gabon en cours de route. On allait jusqu'à Lagos, puis on s'enlisait à nouveau avant d'atteindre Accra. Cela pouvait prendre trois jours. J'ai rencontré et parlé avec des gens tout le long du trajet, alors je savais ce qu'il y avait dans l'air".

Peu à peu, ses contacts politiques se sont renforcés. Les futurs ministres s'arrêtaient chez elle, sur la route de l'aéroport, alors qu'ils faisaient la navette vers Léopoldville, et les conversations du soir sur sa véranda se poursuivaient jusqu'aux petites heures du matin. Elle a rencontré Patrice Lumumba, le leader du Mouvement National Congolais, par hasard dans le consulat britannique alors qu'il faisait la queue pour obtenir un visa pour le Ghana. Sa présentation aux autres membres du Comité central du M.N.C. était moins orthodoxe. Avant de partir pour un voyage officiel à Stanleyville, elle a demandé à Lumumba de la conseiller sur la manière de prendre contact avec les membres du M.N.C. dont beaucoup sont basés à Stanleyville. Lumumba lui a donné le nom d'un certain Monsieur Barlovatz, et lui a dit de le chercher à son arrivée.

"J'ai donc rencontré M. Barlovatz, je me suis présentée et je lui ai dit ce que je voulais, et il a dit oui, il pouvait s'arranger pour que je rencontre les membres du comité. Mais en attendant, est-ce que j'aimerais faire une petite excursion de pêche ? J'ai répondu que j'aimerais beaucoup. La pêche, semble-t-il, était meilleure la nuit. Nous sommes partis en pirogue, dans l'obscurité, et nous avons descendu les rapides, et nous avons attrapé beaucoup de poissons, puis nous nous sommes arrêtés dans une crique où d'autres pêcheurs avaient fait un feu et préparaient leur dîner sur les braises. Et, heureusement, j'avais apporté une bouteille de whisky, et nous avons passé une soirée très sociable. Finalement, nous sommes partis et sommes revenus à Stanleyville au moment où il faisait jour. J'ai remercié M. Barlovatz pour ce voyage agréable et je lui ai dit : "Maintenant, souvenez-vous. Vous avez promis de me faire rencontrer les membres du M.N.C. " Et il m'a dit : "Mademoiselle, vous venez de le faire".

Traduit avec www.DeepL.com/Translator (version gratuite)

The following accounts of some of Daphne Park's diplomatic postings are taken from her 1989 interview with Caroline Alexander in *The New Yorker*.

THE CONGO, 1959-61:

In 1959 Daphne received her third foreign posting, as British Consul in Leopoldville. "The Belgians had been talking about independence for the Congo – they knew it was inevitable, but they were not really sure when it would happen," she recalled. "They were talking about thirty years hence, then five years hence. The Belgian colonial presence was very unenlightened. The Belgians teaching in the remote parts of the country, who were able to speak one or more of the thirty-seven tribal languages, usually got on well with the Africans. In Leopoldville, it was much less attractive. The *flamands* were frightened; they kept big Doberman pinschers, put grenades under their beds, and had bright lights in their gardens. By law, servants were sent home at night – for fear they'd cut their masters' throats while they slept, I suppose. I did not want to live in the European quarter. I couldn't see myself making any African friends if they had to pass everyone's Dobermans to reach me. A house was found for me on the airport road, near the *Cité Africaine*. It was very hot. The houses in the European quarter were up on a little hill, which at sea level makes a lot of difference.

"It looked as if independence might happen rather sooner than thirty years hence, so our consulate general was instructed to get to know the new African parties and their leaders, if they could be identified, and tell the Foreign Office what they represented. This was not easy. From the Belgian point of view, any gathering of three or more Africans presented a threat, and people were not forthcoming. It was difficult to meet Africans, because the Belgians had no machinery for whites to meet with blacks. They had, however, just started to appoint African mayors for the arrondissements into which Leopoldville was divided, and when the governor-general wanted to give a party to which Africans were invited he called on them. The only other Africans one could readily meet were the undergraduates at the university. It was not a very representative group; there were twelve graduates, I think, in 1960. My instincts about my house proved to be

correct: because it was situated between the African quarter and the town, I had many African visitors daily. As a consequence, I was struck off the governor-general's invitation list – which I didn't mind. I had a few non-Belgian European friends, and I made good friends with some young American academics, but most of my friends were black. My having been brought up in Africa must have helped. Also, I was interesting to many of the African nationalists, because I travelled up and down the coast a lot – to Ghana, Nigeria, and French West Africa. When I first arrived, I used to go to fetch the Embassy mail from Accra. Most people liked to do it once or twice but then got bored, whereas I didn't mind. One had to cross the river to Brazzaville, then fly to Douala, often getting stuck in Gabon en route. One would get as far as Lagos, then get stuck again before reaching Accra. It could take three days. I was meeting and talking with people all the way, so I knew what was in the air."

Slowly, her political contacts built up. Future ministers stopped by her house on the airport road as they commuted to and from Leopoldville, and the evening conversations on her veranda were pursued until the early hours of the morning. She met Patrice Lumumba, the leader of the *Mouvement National Congolais*, by chance in the British consulate when he was standing in a queue for a visa to go to Ghana. Her introduction to other members of the M.N.C. Central Committee was more unorthodox. Before setting out on an official trip to Stanleyville, she asked Lumumba to advise her on how to get in touch with M.N.C. members, many of whom were based in Stanleyville. Lumumba gave her the name of a certain Monsieur Barlovatz, and told her to look him up when she arrived.

"So I met M. Barlovatz and introduced myself and told him what I wanted, and he said yes, he could arrange for me to meet the committee members. But in the meantime would I like to go on a little fishing trip? I said I would like that very much. The fishing, it seems, was best at night. We set out in a canoe, in the dark, and we shot the rapids, and we caught lots of fish, and then we pulled over to a cove where some other fishermen had built a fire and were cooking their dinner on the coals. And, fortunately, I had brought along a bottle of whiskey, and we had a very sociable evening. Finally, we left, and returned to Stanleyville just as it was getting light. And I thanked M. Barlovatz for an enjoyable trip, and I said, 'Now, remember. You have promised to arrange for me to meet the members of the M.N.C.' And he said, 'Mademoiselle, you just did.' "